Document généré le 24 avr. 2024 09:27

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le rendez-vous de Patmos (1)

Maurice Lebel

Volume 7, numéro 6 (42), novembre–décembre 1965

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60015ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lebel, M. (1965). Le rendez-vous de Patmos (1). *Liberté*, *7*(6), 567–571.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

le rendez-vous de patmos (1)

L'Adriatique et la Mer Egée comptent un si grand nombre d'îles que bien peu de voyageurs, d'écrivains et de géographes peuvent se vanter de les connaître toutes. Il est vrai que plus d'une, rocheuse, stérile et inhabitée, ne mérite même pas qu'on s'y arrête. Il en est cependant une soixantaine qui forment une merveilleuse et incomparable polynésie. En effet environ soixante d'entre elles — j'en connais déjà quarante, pour ma part — sont dignes d'attention et d'intérêt par leurs légendes et leurs héros, par leur passé historique, par leur beauté naturelle, leurs habitants, leurs monuments et leurs produits. Michel Déon, après avoir beaucoup voyagé comme journaliste, en Afrique, en Europe et aux Etats-Unis, vit depuis quelque temps avec sa femme et sa fille Alice (p. 230) dans l'une d'entre elles, Spetsai, "la plus belle des îles", d'après Jacques Chardonne (p. 225). Voulez-vous vagabonder paresseusement dans l'Adriatique, les Cyclades, les Sporades du Sud et le Dodécanèse, au pays du soleil et dans le sillage d'Ulysse, prenez, lisez, voire "dégustez" ce livre heureux, dru, brillant, sans unité apparente mais en fait savamment composé. Il est truffé de caractères inoubliables croqués sur le vif, de descriptions à la Durrell ou à la t'Sterstevens, de récits menés de main de maître, de souvenirs personnels, amusants ou tragiques, de mythes aussi superbement racontés que ceux de Maurice Druon dans *LES MEMOIRES DE ZEUS*. A mesure que vous progresserez dans la lecture des onze récits et esquisses qui composent LE RENDEZ-VOUS DE PATMOS, vous découvrirez une philosophie de la vie qui vaut son pesant d'or. Vous noterez un sens aigu et rare de la hiérarchie des valeurs, vous recueillerez une gerbe de pensées, d'attitudes, de jugements sur les Grecs du continent et des îles, sur l'Europe et les grandes puissances, sur la littérature, la vie, le bonheur, "l'après-la-mort", la civilisation et l'avenir de l'homme. LE RENDEZ-VOUS DE PATMOS n'est donc pas un guide de la Grèce insulaire pour des troupeaux de touristes affairés et ignares en quête de divertissements exotiques.

Il est plutôt le fruit d'un humaniste franc et sincère à qui rien d'humain n'est indifférent, d'un romancier pénétrant et vigoureux qui aime raconter des histoires, drôles ou tragiques, imaginaires ou senti-

1. Michel Déon. *LE RENDEZ-VOUS DE PATMOS*. Paris, Plon, 1965. 340 pages.

mentales, comme il se plaît à peindre des personnages originaux et fidèles à eux-mêmes. Il aime et apprécie tellement la vie qu'il s'inquiète avec raison du sort tragique dont notre civilisation est menacée. De là le titre poignant et symbolique du livre, emprunté au onzième et dernier récit du volume; on dirait qu'il sert de dénouement aux dix autres qui le précèdent. Patmos est la dernière escale d'un long périple au cours duquel nous avons été initiés à l'âme inaltérable de ces îles (on dirait des vergers en fleurs ou de grandes dames au bain, ainsi paraissent-elles à l'observateur attentif qui les voit, penché à la proue du navire, émerger l'une après l'autre) au nom sonore et prestigieux que sont : Rhodes, Corfou, Spetsai, Lesbos, Paros, Naxos, etc., Michel Déon cite, en guise de préface, un beau poème de Georges Séféris, Prix Nobel de poésie. Et presque tous les morceaux de commencer par une citation en exergue, empruntée à des écrivains aussi variés qu'Euripide, Byron, Henry Miller, Jacques Chardonne, Tom Pew et Cavafy. Ça et là, parcimonieusement dispersés dans le texte, on relève des vers ou des phrases d'Euripide, d'Hölderlin, de Nietzsche, de Durrell, de Séféris et d'Elytis.

Tout est senti, vécu, personnel dans ce livre. Michel Déon s'y livre tel qu'il est, avec son goût pour la natation, la beauté, la sincérité, la spontanéité, la fidélité à soi-même, la simplicité. Il ne manque ni d'humour ni d'ironie. Il manie le sacarsme avec un évident plaisir. Certaines pages, comme celles où il décrit la statue de Sapho et les dames particulières aux monuments de Sapho, sont d'un haut comique (p. 92-105); l'essai sur Lesbos (p. 75-113) déborde de vie avec ses personnages pittoresques, tels que le poète chauffeur de taxi, le maire de Molyvos avec son auriculaire gauche et sa passion du sommeil, Tartarin femme à la chasse moins la faconde, le barman Yorgos, l'Anglaise "retraitée" Carole et le bull-dog belge en tailleur gris-perle, la boîte noire de Stratis ou la radio de Toni. On peut en dire autant des autres récits, tous aussi vivants les uns que les autres. L'intérêt ne languit jamais.

A Rhodes, verte et alarguie, qui "n'est pas à proprement parler une île grecque" (p. 20), — Rhodes, Lesbos et Corfou sont les plus vertes des îles grecques —, trois scènes croquées sur le vif : Vangeli et le Turc, dans le quartier turc, trois mannequins dans le quartier juif; danses artificielles, dépourvues de spontanéité, à Embora, pour des troupeaux de touristes; visite de Lindos, dont le gardien, aussi volubile qu'Alexis Zorba, raconte l'histoire du parapet, du haut duquel la femme d'un touriste suisse aurait un jour mystérieusement dégringolé... A Corfou, l'auteur rêve longuement à Ulysse et à Nausicaa; des pages exquises qui se terminent par cette phrase : "Deux êtres, un jour, se sont devinés, aimés sans un mot et ont renoncé l'un à l'autre" (p. 49). A Spetsai, au large du golfe d'Argos, on fait la connaissance de person-

nages que le lecteur retrouvera à Lesbos ou à Hydra, tels que l'actrice anglaise retraitée Carole, l'oncle Jimmy, le coiffeur Panayotis, Sprio, Eliséo le Chaliapine, maçon de métier, l'oeuf... A Miroulos, île imaginaire, qui n'existe pas sur la carte, mais que j'ai bien reconnue, nous faisons la connaissance de deux dames inséparables, les dames Protacoulos, qui vivent dans un cimetière et meurent presque en même temps; histoire sordide de charnier. A Skyros, où l'on peut voir la statue à la mémoire du poète anglais Rupert Brooke, l'auteur a passé quatre mois agréables sous la glycine; sa conception du récit de voyage, c'est là qu'il nous la donne. "Telle que je la vois, cette île, je la trouve encore belle et sauvage. Le téléphone, quelques poteaux électriques, dix kilomètres de route sur laquelle circulent un autocar et deux mauvais taxis, des caïques à moteur au lieu de caïques à voile ne me gênent guère. C'est moi qui m'importe, ce que je ressens et toutes les abstractions que je tire d'un monde qui se secoue et se lave comme il s'est toujours secoué et lavé du passé." (p. 158) L'essai sur Skyros (p. 141-182) contient un bon nombre d'opinions personnelles de l'auteur sur les Grecs, les solitaires, les femmes des îles, le péché originel, la beauté humaine. Et le Norvégien Olaf vit à Skyros avec son rêve cassé. Par bonheur, à Naxos, il y a autre chose que du ciment gris. Ne parlons pas du port; le seul vilain port des Cyclades. Il y a Monsieur Dieu, Dimitri le menuisier-tavernier en jupe, il y a surtout la plage avec Ariane, Thésée et Egée. Le vieil Egée, père de Thèse, commet le suicide en se jetant dans la mer qui porte son nom. Ariane abandonnée par Thésée, défloreur pathologique (p. 218), fait penser à la Suzanne de Giraudoux perdue dans le Pacifique. Par bonheur, Dionysos, synthèse du corps et de l'âme, va prendre Ariane pour épouse.

Rien de plus poignant que le récit de la mort et des funérailles de l'oncle Jimmy à Spetsai ! La capacité de souffrir du Grec n'a d'égale que sa fierté d'être né Grec. Ce qui pèse le moins au Grec, c'est peut-être l'amour. Bref arrêt à Paphos, à Limassol, à Nicosie, à Famagusta et à Salamine de Chypre. Mais juste assez pour permettre à l'auteur de nous dire : "Si les politiciens acceptaient de se taire deux minutes..." (p. 242). "Rien n'a donc d'importance que d'aimer sa vie et de la protéger..." (p. 243). L'auteur a hâte d'arriver à Hydra où nous revoyons le bull-dog belge de Lesbos et son inséparable Carole, où les poètes ne meurent plus de faim puisqu'ils succombent sous le poids des bourses, des prix et des banquets, où l'on revoit le poète chauffeur de taxi de Lesbos, Eliséo le maçon sur le chantier, qui avoue ne savoir que construire des maisons et conter des histoires pleines de sel. Lisez toutes les pages relatives à Hydra (p. 244-264), vous y verrez ce que pense l'auteur de la propagande antiaméricaine, de l'Amérique, de la Russie et de la Chine, de la littérature contemporaine; vous saurez aussi pourquoi il a choisi la Grèce (p. 244; p.

253-254). Vous reverrez aussi le géant blond d'Angleterre, de retour dans les îles, puis vous ferez la connaissance de Tasso le berger et écouterez l'histoire de Yanni Boukouris.

Quant à Kolymos, bleu de Prusse, elle est presque dominée par l'histoire de Madame Goulos, qui était encore une civilisation. A la vue du mauvais goût qui s'étale dans les constructions hideuses et insensées, l'auteur s'écrie : "défie au bon sens, au confort, quelque chose d'impie à quoi on ne sait que vous répondre : "Mais c'est un pauvre qui a fait ça !" Comme si la pauvreté expliquait la laideur. Pourtant au siècle dernier, la pauvreté a parsemé les îles d'exquises maisons blanches sans une faute. Notre civilisation n'est plus capable que d'inventer des horreurs ou d'imiter, signant ainsi sa fin tragique dans le meilleur des cas, stupide dans le plus banal" (p. 269-270). Autant les Cyclades sont éclatantes sous le soleil et aspirent à la beauté, autant les îles du Dodécanèse manquent en général de vie et de beauté. En rêvant à l'Asie qui est en face, Michel Déon écrit : "N'avoir besoin que du nécessaire, ne pas quitter d'un pas l'être que l'on aime, voir chaque jour le soleil se lever et se coucher, manger quand on a faim, écrire sur une table même boiteuse, se répéter que ce qui est beau c'est la mer, le ciel, un olivier que retrousse le vent, que l'amitié est partout où l'on franchit un seuil, que, déracinés, sautant d'un bateau dans l'autre, une anthologie de poètes remplace tous les livres, voilà un peu de ce que je cueillais en Grèce . . ." (p. 272). A Leros, jaune d'oeuf, on fait la connaissance du journaliste loqueteux, le colporteur de nouvelles, Argus aux cent yeux, de Papadimitriou et de sa "girl", du bonheur dont l'unique règle serait l'immobilité, d'un pope grec et de sa fille.

Nous voilà rendus à Patmos, où l'on peut entendre le plus pur sabu méditerranéen qui soit (p. 295-296). Le monastère gris mauve de Saint Christodule domine l'île. Tout autour gravitent des maisons chaulées. La mort y est pleine de tentations, car les cimetières y sont si bien entretenus qu'on a presque envie de se faire enterrer. Qui n'a point rêvé de visiter la grotte où saint Jean a écrit, sous le règne de Domitien, l'Apocalypse, c'est-à-dire une révélation symbolique et mystique, composée de sept visions sur l'avenir et le triomphe final de la religion chrétienne ? Comme beaucoup d'autres, j'ai vu la couche de saint Jean, l'accoudoir et les rochers. De quoi rêver pour le reste de ses jours. Pour Michel Déon, Patmos est "un de ces rendez-vous fatals comme je les aime, une de ces rencontres qui exaltent" (p. 300). Ce jour-là, l'Igoumène du monastère, le Père Alexis, était mort à 99 ans. Rencontre d'Emery et de son père Pierre sur les quais de Skala à Patmos. Dîner chez Hermann, un savant allemand, ancien prisonnier de guerre, aussi familier que le Père Alexis avec les 800 manuscrits du monastère. C'est à table que la conversation s'élève et passe peu à peu du déchiffrage des écritures hittites et crétoises, de la linéaire B, au

disque de Phaestos conservé en Crète, au musée d'Héraklion. Or, ce disque renferme un message sacré indéchiffrable; de là l'impuissance de l'homme à renouer avec le passé. "Nous ne sommes pas isolés que dans l'espace, nous le sommes aussi dans le temps et cela veut dire que toute notre pensée est vaine. Il n'y a pas une chaîne et des maillons, il n'y a que des maillons isolés et chaque âge, chaque civilisation est un amer nouveau départ." (p. 316) Suivent les prédictions de l'*Apocalypse* et l'interprétation traditionnelle, puis la confrontation avec les signes gravés sur le disque de Phaestos. Vision sombre de l'avenir. On n'y échappe qu'en s'éloignant de cette civilisation, qui est "une création forcenée" "à laquelle un politicien assignait pour but "la création toujours accrue de marchandises et de biens." Je n'en voulais pas, et c'est pour cela que C et moi nous vivions sur les bords de l'Egée, aussi éloignés que possible de cette création forcenée" (p. 324).

LE RENDEZ-VOUS DE PATMOS se termine par une question angoissante. Les hommes ne croient plus que tout est beau et bon et que nous vivons dans le meilleur des mondes. Mais la mer, le soleil, la nature, l'amitié, l'amour, la liberté, le bonheur, le souvenir, la poésie, l'émotion d'une chanson perdue et retrouvée : tout cela inspire et guide encore l'homme d'aujourd'hui. Tout n'est donc pas perdu. Il n'est pas permis de désespérer ni de fuir. Mais le moment de choisir ou d'opter est arrivé. Il n'est pas trop tard. Telle est la grande leçon qui se dégage de ce livre si bien senti et si bien écrit.

MAURICE LEBEL